Réveillez-vous!

L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE SUSCITA UNE TEMPÊTE DANS LE MONDE CATHOLIQUE

De nombreux prélats rejetèrent le dogme de l'infaillibilité

La ménagère peut-elle se permettre de travailler au dehors ?

Son salaire compense-t-il tout ce que perd la famille ?

Notre cerveau est un mécanisme jumelé

L'organe a ses « pièces de rechange »

Pourquoi la Noël ne peut être chrétienne

Fondée sur des légendes mensongères

8 DÉCEMBRE 1957 PÉRIODIQUE BIMENSUEL № 23

LA MISSION DE CE PÉRIODIQUE

Les sources d'information capables de vous tenir en éveil devant les problèmes vitaux de notre époque doivent être affranchies de la censure et ne jamais servir des intérêts particuliers. « Réveillez-vous! » jouit d'une telle liberté. Il fait face aux réalités et publie librement les faits. Il n'est esclave d'aucune ambition ni obligation politiques et n'est pas asservi aux faiseurs de publicité dont la susceptibilité doit être ménagée. Les antiques traditions ne l'influencent pas. Pour vous parler sans contrainte, il garde son indépendance, mais n'en abuse pas et maintient son intégrité envers la vérité.

Ce périodique a recours aux agences d'information, mais ne dépend d'aucune. Il a des correspondants dans le monde entier et leurs reportages non censurés paraissent dans ses colonnes. Son point de vue est international. Imprimé en plusieurs langues, il est diffusé dans de nombreux pays et peut être lu par jeunes et vieux. Il traite de sujets variés tels que: Politique, commerce, religion, histoire, géographie, science, conditions sociales, merveilles de la nature, etc. On peut dire que son champ d'investigation est aussi vaste que la terre et aussi élevé que les cieux.

« Réveillez-vous! » s'engage à suivre des principes justes, à démasquer des ennemis cachés, à mettre en garde contre des périls insoupçonnés, à défendre la liberté de chacun, à consoler les affligés et à réconforter ceux que découragent les échecs répétés d'un monde inique. Il donne en outre l'espérance certaine de l'établissement d'un Monde Nouveau fondé sur la justice.

Familiarisez-vous avec ce périodique! Tenez-vous éveillé en lisant « Réveillez-vous! »

Périodique bimensuel — Imprimerie:

WATCH TOWER BIBLE & TRACT SOCIETY

117, Adams Street — Brooklyn 1, N. Y., U. S. A.

N. H. Knorr, Président — Grant Suiter, Secrétaire

Filiale en Suisse: 39, Allmendstrasse, Berne 22

Editeur pour la Suisse: ASSOCIATION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH DE SUISSE

Rédacteur responsable: Alfred Rutimann

Tirage total: 2 500 000 exemplaires — **Le numéro 20 fr. en France, 2 fr. 50 en Belgique, 25 ct. en Suisse**

Langues dans lesquelles ce périodique paraît:

Bimensuel — afrikaans, allemand, anglais, danois, espagnol, finlandais, français, grec, hollandais, italien, japonais, norvégien, suédois.

Mensuel — indonésien, portugais, ukrainien.

Bureaux	Abonnement annuel (éditions bimensuelles)
Amérique, U. S., 117, Adams St., Brooklyn 1, N. Y.	$ 1
Belgique, 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3	50 fr.
Canada, 150 Bridgeland Ave., Park Road P.O., Toronto 10	$ 1
France, Les Témoins de Jéhovah, 3, Villa Guibert, Paris 16e	350 fr.
Suisse, 39, Allmendstrasse, Berne 22	5 fr.

Le tarif pour les éditions mensuelles est moitié moindre.

Les versements devraient être faits au bureau de votre pays et cela en observant les prescriptions donnant toute garantie pour les payements. Berne accepte les versements des pays dans lesquels la Société n'a pas de bureau, mais seulement sous forme de mandat international. Les montants de l'abonnement dans divers pays sont mentionnés ci-contre dans la valeur monétaire locale.

Une communication pour abonnement venant à échéance sera faite avant la parution des deux derniers numéros de l'abonnement et cela au moyen d'une fiche de renouvellement.

Tout changement d'adresse parvenant à notre bureau entre en vigueur dans l'espace d'un mois. Veuillez nous faire parvenir l'ancienne et la nouvelle adresse.

Awake! Semimonthly — French edition

Printed in Switzerland

Sauf indication, la Bible citée dans « Réveillez-vous! » est la version de Louis Segond. Les abréviations accompagnant certaines citations renvoient aux versions bibliques suivantes:

AC – Version de l'abbé Crampon, édition de 1905
Da – Version de J.-N. Narby
Jé – Bible de Jérusalem
Li – Version du cardinal Liénart
NW – New World Translation of the Holy Scriptures
Sy – Version Synodale

SOMMAIRE

Les craintes nuisibles et les craintes salutaires 3

L'infaillibilité pontificale suscita une tempête dans le monde catholique 4

L'opposition à la définition du dogme 4

Les médecins du Québec reconnaissent le danger des transfusions sanguines 5

La ménagère peut-elle se permettre de travailler au dehors? 6

A propos des livres 7

Notre cerveau est un mécanisme jumelé 8

La tour de Babel dans les légendes des peuples 9

Les syndiqués américains peuvent-ils se fier à leurs chefs? 10

« Ta parole est la vérité » Pourquoi la Noël ne peut être chrétienne 12

Des oiseaux déconcertent des zoologistes 14

Connaissez-vous la réponse? 14

Coup d'œil sur le monde 15

Réveillez-vous!

« C'est l'heure de nous réveiller enfin. »
— Romains 13:11

Volume XXV | Berne, 8 décembre 1957 | Numéro 23

Les craintes nuisibles et les craintes salutaires

QUE faut-il pour jeter la panique parmi une foule paisible? Une exclamation d'effroi! Au cri effrayé: « Au feu! » les gens s'affolent, semblables à un troupeau de vaches épouvantées.

Certaines autorités en la matière considèrent la peur comme la maladie la plus contagieuse dont souffre l'humanité. A ce propos, le *Science Digest* de juillet 1951, déclare que « des études de laboratoire ont révélé que la peur se communique plus facilement que la plupart des maladies contagieuses. Des expériences ont prouvé que si l'on se trouve à proximité de quelqu'un en proie à la peur, on ressent soi-même une vague crainte sans savoir pourquoi. Et selon des études effectuées dernièrement à l'université de Californie, il suffit d'entendre l'enregistrement de la voix de gens angoissés pour en ressentir un effet instantané ».

Lorsque la crainte s'empare d'une nation entière, elle fait oublier raison, logique et principes moraux. Elle peut même déclencher une guerre terrible, fait que connaissent bien les hommes d'Etat contemporains et qui les inquiète. Et pourtant, les craintes de l'Est et de l'Ouest ne cessent de croître dangereusement. Si jamais elles se déchaînent en panique irraisonnée, elles plongeront le monde dans un affreux cauchemar nucléaire. C'est pourquoi, par-dessus tout, l'humanité doit craindre la crainte!

Lorsqu'on considère l'effet de la peur sur un individu, on comprend plus facilement comment elle peut pousser une foule affolée à commettre des actes de violence. Il a été démontré que même une petite peur fausse les processus mentaux et empêche de penser avec lucidité. C'est pourquoi une foule en panique n'hésite pas à détruire ou à tuer.

Un homme saisi d'une grande frayeur peut même oublier son nom ou perdre connaissance. En Grande-Bretagne, les autorités ordonnèrent la suppression d'une scène particulièrement terrifiante dans un film, du fait que de nombreux spectateurs s'évanouissaient.

Mais la crainte peut faire davantage encore, elle peut provoquer la paralysie complète voire la mort. On a vu des personnes mourir après avoir été mordues par un serpent non venimeux, tuées par la peur.

Les effets de la crainte sur un individu nous donnent donc une idée de ses effets sur une foule ou sur une nation. Quoi d'étonnant qu'elle soit considérée comme une maladie mortelle? Remarquons ce que déclare encore le *Science Digest:* « Incontestablement, la crainte et l'anxiété, même sous une forme relativement bénigne, font du tort. En s'intensifiant, ces émotions deviennent aussi meurtrières que le poison le plus violent. Elles provoquent d'abord la constriction des vaisseaux sanguins et ensuite une contraction violente du muscle cardiaque; la paralysie et la mort s'ensuivent. »

Que l'on ne conclue pas toutefois de ce qui précède que la crainte a toujours des effets aussi désastreux; parfois elle est salutaire. Le conducteur d'une automobile, par exemple, fait bien de craindre de doubler une autre voiture dans un virage. La crainte de la loi est également utile, tant pour l'individu que pour la communauté. Une autre crainte très nécessaire à cultiver est la crainte de Dieu. En effet, celui qui craint le Tout-Puissant se gardera de rendre un culte à d'autres dieux, il n'abandonnera pas son Créateur pour les idoles. C'est pourquoi la Bible affirme que « la crainte de l'Eternel est le commencement de la sagesse ». — Psaume 111:10.

Ceux qui aiment Jéhovah le craignent lui plutôt que les hommes. Même si les dictatures de ce monde essaient de les contraindre à rendre à César ce qui appartient à Dieu, ils refusent tout compromis. Ils accordent à Dieu la première place et, en dépit des pires persécutions, ils lui restent fidèles.

Jésus prédit en ces termes que de telles personnes ne seraient pas aimées par ce monde: « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. » — Jean 15:19.

Cette haine pourrait inspirer de la crainte au chrétien s'il ne possédait pas un amour profond pour Dieu, amour qui lui permet de vaincre la crainte de la persécution. Il est écrit: « La crainte n'est pas dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte. » — I Jean 4:18.

En aimant Dieu par-dessus tout, le chrétien arrive à s'affranchir des craintes néfastes qui affligent les autres humains. Il ne tremblera pas devant les gouvernants despotiques et ne transigera pas avec les principes chrétiens. Sa crainte du Dieu suprême et sa confiance en lui, lui procureront la paix de l'esprit, dissipant les craintes nuisibles, ennemies de l'humanité. C'est pourquoi, la crainte de Dieu est bienfaisante, véritablement elle est « le commencement de la sagesse ».

L'infaillibilité pontificale suscita une tempête dans le monde catholique

LE DOGME de l'infaillibilité du pape suscita une telle tempête de protestations parmi les théologiens et prélats catholiques qu'il s'ensuivit une scission qui entraîna la formation de la secte des « vieux-catholiques ».

La définition de ce dogme se termine en ces termes: « C'est pourquoi, nous attachant fidèlement à la tradition reçue dès le commencement, (...) nous enseignons et nous définissons que c'est un dogme divinement révélé que lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire quand, s'acquittant de sa charge de pasteur et de docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique, le pontife romain définit une doctrine, appartenant à la foi et aux mœurs, qui doit être tenue par l'Eglise universelle, il jouit, grâce à l'assistance divine qui lui a été promise dans le bienheureux Pierre, de cette infaillibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Eglise fût pourvue en définissant sa doctrine appartenant à la foi et aux mœurs. En conséquence, nous enseignons et nous définissons aussi que les définitions du pontife romain sont irréformables par elles-mêmes, et non en vertu du consentement de l'Eglise. » — Rome, le 18 juillet 1870.[1]

Sept cent soixante-quinze prélats et théologiens assistèrent à un moment ou à un autre au concile du Vatican qui définit ce dogme. Cette auguste assemblée comprenait quarante-sept cardinaux et cent dix-sept archevêques.[2] La révélation du vrai but du concile suscita une tempête de protestations malgré le caractère secret des délibérations.[3] Des illustres théologiens et prélats de toutes les nations s'opposèrent vigoureusement à la définition de l'infaillibilité.[4]

Pourquoi des cardinaux, archevêques et autres prélats catholiques protestèrent-ils contre le dogme de l'infaillibilité du pape?

Les adversaires

Si la définition du dogme avait dépendu des mérites et de l'érudition de ses partisans, il aurait certainement fait long feu. En effet, une des lettres de la série publiée à l'époque en Allemagne sous le pseudonyme « Quirinus » et traitant des délibérations conciliaires, contient ces mots: « Le zèle pour l'hypothèse de l'infaillibilité est en raison directe de l'ignorance de ses champions. »[4]

A ce propos notons aussi l'opinion qu'avait Lord Acton de Pie IX. Cet éminent érudit catholique anglais considérait ce pape comme intellectuellement inférieur à son prédécesseur et sans connaissance aucune en matière de théologie. « Personne ne doit craindre que son ignorance soit cause que le pape le tienne en moindre estime », écrivit Lord Acton.[5]

Les prélats italiens, les moins érudits de tous, étaient les partisans les plus fervents du pape. Parmi ses adversaires on comptait Georges Darboy, archevêque de Paris, « un prélat érudit, consciencieux et respecté ».[6] Dupanloup, évêque d'Orléans, qui avait refusé des fonctions plus élevées dans l'Eglise et qui était « sans conteste un des évêques les plus compétents de son époque »,[7] s'opposa également au dogme ainsi que le cardinal Schwarzenberg, archevêque de Prague, depuis quarante ans « le principal ecclésiastique d'Autriche » bien qu'hostile à la politique de l'Eglise.[8]

D'autres opposants étaient Rauscher, cardinal et archevêque de Vienne, qui fit tant pour l'Eglise catholique en Autriche qu'il a été qualifié de « personnalité providentielle », et Strossmayer, docteur en théologie à la principale université croate. On dit de ce dernier qu'« au concile du Vatican, il fut un des adversaires les plus acharnés du dogme de l'infaillibilité, se distinguant par son talent oratoire ».[9]

Hefele, évêque érudit allemand se rangea également du côté de l'opposition. Selon *The Catholic Encyclopedia*, Hefele « était un des principaux évêques de la minorité qui s'opposait à l'infaillibilité, et il alla jusqu'à faire publier [à Naples en 1870] un ouvrage dans lequel il défendait son point de vue ». D'autres adversaires firent de même puisqu'il était impossible de publier de tels exposés à Rome.[10]

L'archevêque Kenrick de St Louis (Missouri, Etats-Unis) dont « la logique et la grande érudition » avaient fait « une impression profonde » sur le premier concile pléniaire de Baltimore, s'opposa résolument au dogme,[11] de même que Newman qui devint plus tard cardinal. Ce dernier finit par y adhérer cependant, bien qu'il fût « incapable de le concilier avec les faits historiques bien connus ».[12] En fin de compte, la plupart des adversaires firent comme lui pour éviter d'encourir la peine d'excommunication.

Johann Dœllinger, professeur de religion à l'université de Munich et le plus éminent théologien catholique allemand de sa génération, était l'adversaire le plus franchement hostile. Sous le pseudonyme de Janus, il rédigea l'ouvrage intitulé *Le Pape et le concile*, dans lequel il montra la nature insoutenable de l'infaillibilité, à la lumière de l'histoire ecclésiastique et de la Bible.

L'opposition à la définition du dogme

Pourquoi tant d'illustres érudits s'opposèrent-ils au dogme? Certains prétendaient que le concile n'était pas vraiment œcuménique, que les « infaillibilistes » y étaient représentés en plus grand nombre que les autres (les catholiques italiens avaient quatre fois plus de représentants que les Allemands et les Français par exemple).[13] Etant donné aussi qu'une infime majorité suffisait pour assurer la proclamation du dogme, la procédure n'était pas vraiment œcuménique. De plus, la liberté d'action du concile fut sérieusement entravée du fait que ses diverses commissions préparatoires étaient formées, en grande partie, d'infaillibilistes.[3]

En outre, on recourait à la pression. On rappela aux prélats que c'était le pape qui payait tous leurs frais. Un patriarche chaldéen fut contraint à démissionner pour avoir prononcé un discours contre le dogme, et d'autres prélats se virent infliger diverses peines. Par contre, au moyen d'appâts alléchants, on encouragea les hésitants à opter pour le dogme. Le pape n'était-il pas sur le point d'accorder des dispenses spéciales ainsi que quinze « chapeaux rouges »?[3]

Les débats étaient gênés par des règles arbitraires de procédure. Toutes les discussions se faisaient en latin, langue que tous les assistants n'avaient pas entretenue. De plus, les orateurs de nationalités aussi diverses (Allemands, Italiens, etc.) prononçaient le latin de façons différentes. On accusa les adversaires d'hérésie comme si l'infaillibilité était déjà un dogme.[3]

Certains s'y opposèrent pour des raisons d'ordre pratique; un tel dogme, disaient-ils, contribuerait à élargir le fossé séparant catholiques et protestants, par exemple. D'autres

craignaient qu'il ne fasse naître des doutes chez les gouvernants quant à la loyauté de leurs sujets catholiques. L'histoire subséquente a prouvé que toutes ces craintes étaient justifiées.[3]

Raisons historiques et scripturales

De nombreuses objections étaient fondées sur l'histoire religieuse. Dœllinger fit valoir que « pendant treize siècles, l'histoire ecclésiastique a gardé un silence incompréhensible sur cet article fondamental ». De son côté, Hefele déclara avoir passé trente ans à rechercher — vainement — les preuves de l'infaillibilité pontificale.[5]

L'archevêque Kenrick rappela que Boniface VIII avait prétendu que le monde entier lui était assujetti à cause du péché, mais qu'en 1788, cinq grandes universités catholiques avaient nié l'authenticité d'un tel enseignement. Honorius 1er avait « enseigné des choses impossibles à concilier avec la saine doctrine ». Kenrick souligna également que non seulement aucun catéchisme ou document traitant du culte public n'avait jamais enseigné l'infaillibilité pontificale, mais que pendant des siècles l'Eglise avait même permis à des auteurs de condamner cette idée. Comme preuve à l'appui, Kenrick cite l'ouvrage *Exposition de la foi catholique* de Bossuet. Ce livre, qui nie formellement l'infaillibilité pontificale, était pourtant approuvé par le pape Innocent XI. Kenrick conclut en déclarant: « L'infaillibilité personnelle du pape n'est nullement une vérité de foi. »[14]

On peut juger de la volte-face que représentait ce dogme, par une question et une réponse figurant pendant de nombreuses années dans le *Controversial Catechism* de Keenan. Nous citons: « Q. Un catholique ne doit-il pas considérer le pape comme infaillible? R. Pareil enseignement est une invention protestante, il ne constitue nullement un article de foi catholique. Aucune décision pontificale ne peut être imposée sous peine d'hérésie à moins d'être agréée et ratifiée par le corps enseignant, c'est-à-dire les évêques de l'Eglise. »[15] Ce qui avait été une « invention protestante » avant 1870 devint tout à coup un « dogme divinement révélé »; toute personne qui aurait la présomption de le contredire serait anathème!

Dans son ouvrage *Le Pape et le Concile*, Dœllinger donne de nombreux exemples d'enseignements contradictoires promulgués par des papes « infaillibles ». Après avoir cité ceux dont parle l'archevêque Kenrick, il ajoute:

« Innocent 1er et Gelase 1er, (...) déclarent tellement indispensable que les petits enfants reçoivent la communion, qu'ils adressent tout droit à l'enfer ceux qui meurent sans l'avoir reçue, — doctrine que le concile de Trente, il est vrai de dire, mille ans plus tard, couvrait d'anathèmes. »

« Contrairement au pape Pélage, qui (...) avait déclaré que l'invocation de la Trinité était absolument nécessaire dans la cérémonie du baptême, Nicolas 1er assurait aux Bulgares, que le baptême au nom du Christ suffisait pleinement. »

« Célestin III essaya de relâcher le lien du mariage en déclarant que si l'un des époux devenait hérétique, l'union était rompue. Innocent III rejeta cette décision, et Adrien VI pour cette raison nommait Célestin un hérétique. »

Sixte-Quint stipula dans une bulle que l'édition de la Bible corrigée de sa main « devait être la seule employée et faire foi, comme la seule vraie et authentique, sous peine pour chacun d'être mis au ban de l'Eglise; tout changement, même d'un seul mot, entraînant la peine d'excommunication. On s'aperçoit après qu'elle est pleine de fautes; on y trouve environ deux mille inexactitudes faites par le pape lui-même ». C'est pourquoi, sur l'instance du cardinal Bellarmin, on a dû « retirer tous les exemplaires, réimprimer (...) la Bible corrigée à neuf, et dans la préface avancer que des erreurs s'étaient glissées par la faute des compositeurs ».

Il y avait enfin les arguments scripturaux présentés par Kenrick et d'autres anti-infaillibilistes qui faisaient remarquer que le Christ n'avait rien accordé de plus à Pierre qu'aux autres apôtres. Bien que Pierre fût l'apôtre préféré, disaient-ils, Jésus ne lui donna pas la suprématie sur les autres. D'autres arguments faisaient ressortir que la plupart des « pères de l'Eglise » n'appliquent pas à Pierre les paroles contenues en Matthieu 16:18. Dix-sept seulement des quatre-vingt-cinq « pères » principaux affirment que Pierre est le rocher sur lequel le Christ édifie son Eglise; quarante-quatre sont d'accord pour reconnaître que ce rocher est la vérité énoncée par Jésus tandis que seize croient qu'il s'agit du Christ lui-même. Kenrick déclara en outre que rien dans les Ecritures ne nous autorise à croire qu'un humain quelconque puisse être infaillible. Il fut promis aux apôtres qu'ils ne se tromperaient pas, explique-t-il, mais « Dieu seul est infaillible ».[16]

Ces faits relatifs à un seul événement de l'histoire de l'Eglise catholique des temps modernes, ne suffisent-ils pas pour réfuter sa prétention d'être la seule vraie Eglise établie par le Christ?

BIBLIOGRAPHIE:

[1] « Cyclopædia » de McClintock et Strong, Vol. 4, p. 575.
[2] « The Catholic Encyclopedia », Vol. 15, pp. 304, 305.
[3] « Lord Acton » de Himmelfarb, pp. 95–128.
[4] « Letters from Rome on the Council », de Quirinus, p. 143.
[5] « Lord Acton », p. 29.
[6] « The Catholic Encyclopedia », Vol. 4, p. 634.
[7] Idem, Vol. 5, p. 202.
[8] Idem, Vol. 13, p. 596.
[9] Idem, Vol. 14, p. 816.
[10] Idem, Vol. 7, pp. 191, 192.
[11] Idem, Vol. 8, p. 619.
[12] « Lord Acton », p. 156.
[13] « Dictionary of Religious Knowledge », d'Abbot, p. 292.
[14] « Inside the Vatican Council » de Kenrick.
[15] « Inside the Church of Rome », de Cusack, p. 82.

Les médecins du Québec reconnaissent le danger des transfusions sanguines

Dans son compte rendu de la réunion annuelle de l'Association médicale canadienne (section du Québec), la *Gazette* de Montréal (du 3 mai 1957) publia ce qui suit: « On déclara aujourd'hui aux médecins du Québec que trop de sang (donné en grande partie bénévolement par l'entremise de la Croix-Rouge canadienne) est gaspillé en transfusions inutiles. Une transfusion sur trois, faites dans les hôpitaux, est inutile. (...) Les transfusions d'un flacon de sang administrées d'office à l'heure actuelle lors d'interventions chirurgicales d'importance secondaire, sont du gaspillage, a-t-on dit. Il fut également souligné que l'emploi abusif du sang augmente les risques de maladie et de mort dues au sang contaminé. « Si un malade n'a besoin que d'un flacon » de sang, il n'en a pas besoin du tout », affirma le Dr Paul Weil, chef du service des transfusions de l'hôpital Royal Victoria de Montréal. « S'il a réellement besoin d'une transfusion sanguine, ajouta ce spécialiste, il lui » faut plus d'un flacon, (...) le contenu d'un flacon étant trop insignifiant pour influencer l'état de l'adulte » moyen. »

« Le Dr G.-W. Miller, de Toronto, directeur du service des transfusions de la Croix-Rouge canadienne, abonda dans le même sens. « Nos statistiques révèlent que dans une transfusion sur trois, déclara-t-il, on ne » donne qu'un flacon de sang. » D'accord avec le Dr Weil et d'autres médecins, il affirma que dans la plupart des cas, un flacon de sang n'est d'aucune utilité. (...) D'autres orateurs soulignèrent le danger que représentent pour la santé les transfusions inutiles. Plus on donne de transfusions inutiles, plus le risque d'accidents dus au sang contaminé est grand. »

La ménagère peut-elle se permettre de travailler au dehors?

A L'HEURE actuelle, un travailleur sur trois aux Etats-Unis, est une femme. Près de soixante-quinze pour cent (environ 16 000 000) des femmes qui travaillent sont, ou ont été, mariées. Plus de 2 500 000 ont des enfants qui n'ont pas encore atteint l'âge scolaire tandis que 6 500 000 ont des enfants qui vont à l'école. Près de quatre femmes sur cinq ayant une famille, contribuent à subvenir aux besoins de celle-ci; une sur cinq porte le fardeau seule.

Le besoin de travailleurs du sexe féminin ne cesse de croître. Le Bureau de recensement des Etats-Unis prédit que d'ici 1975, leur nombre aura atteint 29 395 000. Au dire d'autres autorités en la matière, de nouveaux emplois seront bientôt ouverts aux femmes, des emplois auxquels elles accèdent rarement aujourd'hui. Les statistiques du ministère du Travail américain (bureau des femmes) révèlent que l'industrie a un besoin pressant d'au moins 600 000 employées. Et un numéro récent de la revue *Woman's Home Companion* déclare que *Manpower Incorporated*, un bureau de placement, « dispose de tant d'offres d'emplois pour femmes que les clientes qui envoient une amie ou une voisine touchent une prime de vaisselle ou d'autres objets ».

Les demandes de gouvernantes s'élèvent à des milliers, mais aujourd'hui, les femmes ne veulent plus accepter un travail domestique. Autrefois, la femme mariée n'avait pas le choix, le seul travail qu'elle pouvait faire était le ménage, mais à l'heure actuelle, ce genre d'emploi trouve peu d'amateurs.

Des études ont révélé que bien qu'en général les femmes vivent plus longtemps que les hommes et jouissent d'une meilleure santé, le taux d'absentéisme chez les travailleurs féminins est deux fois plus élevé que chez les travailleurs masculins. On impute cet état de choses à diverses causes se rapportant presque toutes cependant à l'anxiété et à la tension engendrées par une vie partagée. En effet, de nombreuses femmes sont tiraillées entre leurs responsabilités familiales et leurs obligations envers leur employeur. Les femmes plus âgées surtout sont moins souples et éprouvent des difficultés à remplir deux rôles à la fois.

La brusque métamorphose le matin, de mère de famille en secrétaire, et le soir de secrétaire en mère de famille, exige d'elles un grand effort. De plus, les femmes mariées depuis un certain temps sont moins dociles, elles acceptent difficilement des ordres ou des critiques de jeunes chefs, souvent autoritaires. En outre, il est fatigant de remplir deux rôles simultanément, surtout pour la femme qui s'efforce d'être aussi bonne ménagère qu'auparavant; éreintée, elle devient irritable et acariâtre. Par contre, une maison négligée peut également agacer la femme et la mettre de mauvaise humeur, ou bien lui donner un complexe de culpabilité.

Même si la femme jouit d'une bonne santé, résistera-t-elle à des années de travail dans son ménage et au dehors? Il ne faut pas oublier que la majeure partie des travaux domestiques attend la femme le soir. Peut-être son mari l'aidera-t-il à faire la vaisselle et même la cuisine, mais peut-être aussi l'idée de devoir faire ces corvées après une dure journée de travail ne lui sourira guère. Il se peut qu'il regrette les bons potages, les succulents ragoûts et la délicieuse pâtisserie que sa femme avait l'habitude de faire autrefois, et que des repas froids, réchauffés ou sur le pouce, ne répondent nullement à ses conceptions de la vie conjugale. Aussi la femme sage consultera-t-elle son mari avant (et après) d'entreprendre un travail au dehors. Elle ne peut être trop prudente car un faux pas pourrait gâcher sa vie conjugale.

Il est coûteux de travailler au dehors

Il faut aussi prendre en considération les frais supplémentaires qu'entraîne le travail au dehors. Etant donné la hausse des prix et la valeur sans cesse réduite de l'argent, il peut coûter plus cher à la mère de jeunes enfants d'aller travailler que de rester chez elle. Certaines femmes dans l'aisance, mariées et ayant des enfants, continuent à travailler pour ne pas s'ennuyer. Mais la plupart d'entre elles peuvent se payer une bonne d'enfants et une servante. D'autres femmes travaillent pour pouvoir poursuivre des études. Généralement, ces travailleuses dépensent plus qu'elles ne gagnent. Or la plupart des femmes ne peuvent se permettre de travailler dehors rien que pour le simple plaisir de le faire; elles doivent au moins couvrir leurs frais.

Combien une femme doit-elle gagner pour couvrir ses frais? Cela dépend, bien entendu, de beaucoup de choses. Dans son article remarquable, « La femme mariée qui travaille », Mary Scott Welch déclare: « Vos dépenses personnelles augmenteront car vous aurez probablement besoin d'une garde-robe mieux garnie ou de vêtements plus coûteux. Il y aura aussi l'entretien (nettoyage, réparations de chaussures, remplacement de bas, etc.), et les soins de beauté que vous n'aurez plus le temps de faire vous-même. Ajoutez à cela les frais de déplacement, les collectes, les cotisations syndicales et autres, les coups de téléphone et les repas au restaurant, sans compter les achats que vous serez tentée de faire en regardant les vitrines pendant la pause de midi. De plus, les frais de ménage supplémentaires seront considérables. »

L'article souligne que la femme qui engage une bonne d'enfants ou une servante doit, pour couvrir ses frais, gagner au moins cinquante pour cent de plus que les gages qu'elle lui paie. Généralement, elle ne peut décompter de tels frais sur sa déclaration fiscale. Son salaire intégral sera ajouté au traitement de son mari et taxé. « Pour savoir combien il lui faudrait gagner, poursuit l'article, la femme devrait totaliser toutes les dépenses supplémentaires qu'entraîne le travail au dehors et y ajouter les impôts. Si par exemple ses dépenses s'élèvent à cinquante dollars par semaine et si le revenu total du ménage atteint une somme taxable à trente pour cent, elle devrait gagner 71 dollars 50 rien que pour couvrir ses frais. » — *Woman's Home Companion*, octobre 1956.

Un mari écrivit: « Ma femme accepta un emploi mais nous n'en tirions aucun avantage. Au contraire, ce fut plutôt une leçon coûteuse. Huit mois après qu'elle eut commencé à travailler, nous n'avions économisé que 275 dollars, — moins de vingt-cinq pour cent de notre but. Plus encore que les frais de base (taxes, carte d'abonnement et repas au restaurant) les nombreuses petites dépenses supplémentaires rongeaient son salaire. » Cet homme explique que leur nourriture leur coûtait plus cher et pourtant, ils mangeaient moins bien. Non seulement leurs repas étaient moins bons,

mais leur humeur aussi. Même les enfants devenaient plus difficiles et plus égoïstes. C'est pourquoi, les conjoints se mirent à faire le bilan des avantages et des désavantages du travail de la femme; ils en conclurent que la vie comporte d'autres richesses que l'argent, des bienfaits qui procurent bien plus de joie que la satisfaction de faire figure ou de rivaliser avec les Dupont.

L'effet sur les enfants

Le rôle de la femme comprend l'éducation des enfants, une occupation qui exige du temps, de l'énergie, de l'habileté et de l'argent. La femme qui travaille et qui aime son enfant, ne sera pas disposée à le confier à n'importe qui. Naturellement, le problème est moins grand dans les familles où il y a une grand-mère capable de s'occuper de l'enfant car, à quelques exceptions près, les parents ne gagnent pas assez pour prendre une bonne d'enfants.

La plupart des mères reconnaissent que lorsque la femme travaille, l'éducation de l'enfant en pâtit. Malgré tous les progrès scientifiques de notre siècle, rien ne vaut l'ancienne méthode: élever les enfants soi-même. L'idée moderne selon laquelle la femme est capable de travailler au dehors, de s'occuper de son ménage et d'élever une famille simultanément, est très bien en théorie mais beaucoup moins bien en pratique. Les statistiques à ce sujet, à moins de leur adjoindre celles qui se rapportent à la délinquance juvénile, ne révèlent pas les pertes subies en valeurs humaines. L'éducation d'un enfant est un travail délicat et de longue haleine qui ne peut attendre que la mère ait terminé sa besogne à huit heures et demie le soir. A cette heure tardive, mère et enfant sont tous deux trop fatigués.

Bien que la société — et souvent la femme elle-même — n'attache pas une grande importance à la carrière de ménagère, ce rôle est le plus noble que la femme puisse remplir, du moins si elle prend sa tâche à cœur. Il suffit de considérer les nombreux domaines dans lesquelles la ménagère doit exceller pour se rendre compte qu'elle a besoin de plus de talents que l'homme d'affaires. Elle ne se borne pas à faire le ménage, elle crée un foyer; elle ne se contente pas de garder les enfants, elle forme la génération future. C'est ce rôle de mère qui est primordial. D'ailleurs, n'est-ce pas un commandement divin que les parents doivent élever convenablement leurs enfants?

Il est, bien entendu, des femmes qui ont suivi une carrière tout en étant d'excellentes mères. Elles disent que leur travail les stimule, leur donne une énergie accrue, qu'il les rend heureuses en leur procurant le sentiment d'être utiles et appréciées. Toutes, cependant, ne sont pas de cet avis. Nombreuses sont celles qui préféreraient rester chez elles si leur salaire n'était pas absolument indispensable. C'est pourquoi, chaque femme doit décider elle-même si elle peut se permettre de travailler. Toutefois, en prenant sa décision, elle ne doit pas oublier que la rémunération pécuniaire n'est pas seule en jeu.

A propos des livres

UN ÉLOGE DES LIVRES

Richard de Bury, érudit et bibliophile du quatorzième siècle, écrivit l'éloge suivant des livres comme moyen d'instruction: « Ce sont des maîtres qui nous instruisent sans verges et sans férules, sans cris et sans colère, sans costume et sans argent. Si on les approche, on ne les trouve point endormis; si on les interroge, ils ne dissimulent point leurs idées; si l'on se trompe, ils ne murmurent pas; si l'on commet une bévue, ils ne connaissent point la moquerie. »

LA TÉLÉVISION OPPOSÉE AUX LIVRES

Parlant au sujet de la lutte engagée entre la télévision et les livres, le *U.S. News & World Report* déclare: « En 1954, les Américains dépensèrent pour les livres 13 000 000 de dollars de moins qu'en 1953, bien que pendant la même période la population augmentât de 2 800 000 personnes. Autrement dit: tandis que les Américains dépensaient 500 000 000 de dollars pour les livres, ils consacraient 600 000 000 rien qu'à l'entretien de leurs postes de télévision et de radio. (...) Il ressort de tous ces faits que les Etats-Unis possèdent plus d'habitants, et particulièrement plus d'enfants, qu'il y a dix ans, et qu'à l'heure actuelle les gens disposent de plus d'argent, et pourtant, ils dépensent moins pour des livres. (...) Il arrive parfois, il est vrai, que la télévision encourage certaines lectures, mais en général, cette invention empêche le public de lire. »

LES SUCCÈS MONDIAUX DE LIBRAIRIE

Un ouvrage récent intitulé *Sixty Years of Best Sellers*, donne une liste des 360 livres (publiés depuis 1895) ayant atteint une circulation de plus d'un million d'exemplaires. Les cinq premiers livres de la liste sont: *In His Steps* (Sur ses traces) (1897), 8 000 000 d'exemplaires; *The Common Sense Book of Baby and Child Care* (Manuel pratique de puériculture) (1946), 7 850 000 exemplaires; *Le petit arpent du Bon Dieu* (1933), 6 582 553 exemplaires; *Better Homes and Gardens Cook Book* (Manuel d'art culinaire) (1930), 5 806 585 exemplaires; et *Autant en emporte le vent* (1937), 5 000 000 d'exemplaires. Cette liste de livres à succès ne comprend pas les Bibles, les dictionnaires ou les manuels scolaires. Toutefois, *Sixty Years of Best Sellers* signale que rien qu'aux Etats-Unis, on distribue quelque 7 000 000 d'exemplaires de la Bible par an, sans parler des parties de la Bible, des dictionnaires, atlas et autres manuels bibliques. Si cet ouvrage avait compris les manuels bibliques, il aurait dû mettre en tête de sa liste de livres à succès, le volume « *Que Dieu soit reconnu pour vrai!* » (1946), dont la première édition fut tirée à 10 003 000 exemplaires et dont la seconde a déjà atteint 4 000 000 d'exemplaires.

LA CULTURE LITTÉRAIRE

Dernièrement, l'Institut américain pour le sondage de l'opinion publique publia le commentaire suivant sur la lecture de livres aux Etats-Unis: « Dans ce pays, il y a moins de gens qui achètent et lisent des livres que dans n'importe quelle autre démocratie contemporaine. » Le même organisme rapporte que l'Anglais moyen lit trois fois plus de livres que l'Américain moyen; que le Danemark, qui n'a que quatre millions d'habitants environ, possède plus de la moitié du nombre de librairies existant aux Etats-Unis, et que la Suède en a presque autant que ce dernier pays.

UN FLOT D'INSIPIDITÉ

De nos jours, le monde est inondé d'un véritable raz de marée de livres dont la plupart ne valent pas la peine d'être lus, aussi convient-il de choisir ses lectures avec le plus grand soin. L'ouvrage de Theodore Roosevelt, *A Book-Lover's Holiday in the Open*, dit avec à-propos à ce sujet: « De plus, chaque lecteur doit décider quel est, à son avis, le juste milieu entre deux extrêmes: ignorer complètement les nouveaux livres et se noyer l'âme dans le flot d'insipidité qui emporte celui qui ne lit que « les derniers livres ». La rubrique « Livres de la semaine », si chère à certains critiques littéraires, condamne à mes yeux tant les ouvrages traités que les critiques qui se donnent la peine d'en faire le compte rendu. Je préférerais mille fois voir une rubrique « Livres d'il y a deux ans » car un livre d'il y a deux ans digne de remarque aujourd'hui vaut probablement la peine d'être lu tandis qu'un ouvrage qui n'a d'autre mérite que d'être un livre de la semaine serait mieux dans la corbeille à papiers. »

Notre cerveau est un mécanisme jumelé

AUSSI étrange que puisse sembler cette assertion, elle est néanmoins conforme aux faits, surtout en ce qui concerne le cerveau antérieur appelé par certains auteurs le « néo-encéphale ».

Depuis la première fois qu'il eut l'occasion de plonger le regard à l'intérieur d'un crâne fracturé, l'homme sait que le cerveau est divisé en deux hémisphères séparés par un tissu particulier. Il y a quelque vingt-trois siècles, Hippocrate, le « père de la médecine », comprit que le cerveau est le centre des émotions, de la perception sensorielle et de l'intelligence. Mais ce n'est qu'assez récemment que l'homme a appris à associer des zones cérébrales déterminées avec certaines facultés, celle du langage par exemple.

Des centres en double

De même, il y a seulement un peu plus d'un siècle que les études sur le cerveau ont révélé que, sous beaucoup de rapports, les deux hémisphères cérébraux sont la réplique l'un de l'autre. Les chercheurs découvrirent que le cerveau comporte deux centres présidant à la compréhension de l'image visuelle, deux commandant la compréhension du langage parlé, deux la formation des sons et deux encore l'articulation proprement dite.

On avait découvert aussi que l'hémisphère cérébral droit gouverne le côté gauche du corps et vice versa, et que chez la plupart des droitiers le centre de la parole est situé dans l'hémisphère cérébral gauche. Plus tard, on apprit que dès sa naissance, l'homme emploie surtout un côté du cerveau tandis que l'autre côté reste plus ou moins inactif. La manière dont on découvrit ce fait est intéressante.

Depuis longtemps, on avait remarqué qu'une attaque d'apoplexie ou une lésion cérébrale entraîne souvent une forme quelconque d'aphasie, que l'on définit comme « la suppression, due à des lésions cérébrales, de la faculté de traduire la pensée par des mots ». D'autres victimes d'apoplexie souffrent d'une forme particulière de paralysie ou bien à la fois de paralysie et d'aphasie. Certains aphasiques sont capables d'articuler quelques expressions stéréotypées, d'autres éprouvent même des difficultés à former des phrases simples et d'autres encore à prononcer les mots; ils émettent un flot de sons incompréhensibles ou de mots incohérents.

Parfois, ces aphasiques sont également incapables d'écrire, ou ils perdent les facultés musicales. Les sens les plus souvent atteints sont ceux de l'ouïe, de la vue ou du toucher. Le malade ne comprend pas le langage parlé, est incapable d'apprécier les couleurs ou ne peut se servir de ses doigts. Dans un ouvrage moderne à ce sujet, la liste détaillée des divers symptômes de l'aphasie remplit cinquante pages.

Les guérisons sont aussi imprévisibles que les symptômes sont variés. Certains malades guérissent complètement, d'autres partiellement, tandis que d'autres encore ne connaissent aucune amélioration. Tous ces résultats se produisent en dépit des thérapeutiques employées. Le fait que quelques malades guérissent complètement d'une lésion cérébrale, bien que les cellules des centres nerveux une fois détruites ne se régénèrent jamais, intriguait les médecins. Il y a une quarantaine d'années, le Dr Henschen, un Suédois, en arriva à la conclusion que les hémisphères cérébraux sont la réplique l'un de l'autre, que l'homme n'emploie pour ainsi dire qu'un côté du cerveau et que le remède de l'aphasie consiste à éduquer l'autre côté, resté intact. Il y a quelques années, le Dr Nielsen, des Etats-Unis, confirma cette conclusion.

Ecrivant à propos de cette rééducation, le Dr Nielsen déclara: « On recourt à la méthode que l'on utiliserait pour enseigner l'anglais à un Chinois si soi-même on ne connaissait pas la langue chinoise: la pantomime, les gestes et une prononciation claire et distincte. De plus, on doit faire preuve d'une patience inlassable et de bonne humeur. Inutile d'élever la voix, le malade entend son interlocuteur mais il ne le comprend pas. » « Ne gaspillez pas du temps à essayer de rééduquer la partie altérée, ajoute le Dr Nielsen, car les cellules en sont mortes et on ne peut les ressusciter. » — *Saturday Evening Post* du 11 décembre 1948.

Nielsen et d'autres spécialistes en la matière, ont publié plusieurs manuels à l'intention de ceux qui voudraient entreprendre cette thérapeutique de rééducation qui permet de retrouver la faculté de parler, la perception sensorielle et l'usage des membres, tout particulièrement des mains et des doigts. Invariablement, les aphasiques perdent partiellement la mémoire, ainsi que les facultés de discernement, de concentration et d'initiative. C'est pourquoi, dans les centres de rééducation, « les membres du personnel doivent déployer des efforts soutenus pour affermir la confiance de leurs pensionnaires muets ».

Des exemples frappants

Un marchand de pneus, âgé de cinquante-sept ans, qu'un cambrioleur avait frappé sur la tête avec un assommoir, perdit la faculté de parler. Pendant huit mois, le seul mot qu'il pouvait articuler était: « Non! » Mais par la suite son état s'améliora au point qu'il finit par avoir un vocabulaire d'au moins mille mots.

Un jeune homme très intelligent, ayant reçu des balles au cerveau pendant la guerre, fut frappé de paralysie partielle et apparemment d'aliénation mentale. Après six mois d'une thérapeutique patiente, pendant lesquels il rapprit les mouvements des lèvres, de la langue et des mâchoires, il pouvait prononcer les voyelles. Dès lors, il fit tant de progrès que six mois plus tard, il était à même d'étudier des manuels d'étude utilisés dans les établissements d'enseignements supérieur.

Un autre blessé de guerre était si découragé par ses infirmités qu'il essaya à maintes reprises de se suicider. Il fallut à cet homme de longues semaines de leçons quotidiennes de quinze minutes avant de pouvoir articuler ne fût-ce qu'une voyelle, mais au bout de treize mois on le prononça complètement guéri.

Un homme d'affaires très handicapé mentalement par suite d'un accident, ne pouvait que secouer la tête et pleurer lorsque le thérapeute essayait de l'aider. Il fallut longtemps avant qu'il ne pût, volontairement, bouger même le petit doigt. Cependant, dès qu'il se sentit capable de faire ce geste, il fit preuve « d'une telle bonne volonté que sa guérison s'effectua en dix mois ».

Un malade déploya des efforts si acharnés que la sueur ruisselait le long de son visage et on dut lui dire d'y aller plus doucement. Par contre, un autre aphasique, en apprenant ce qu'on demandait de lui, refusa sa coopération. Il voulait bien un traitement médical mais ne consentit à faire aucun effort personnel.

Cette thérapeutique a guéri non seulement des aphasiques mais également des victimes d'agnosie (des malades incapables de comprendre ce qu'ils voient et entendent). C'est ainsi qu'un artiste-peintre qui ne savait plus distinguer les couleurs put reprendre son travail; un musicien qui n'était plus capable de jouer du piano, put continuer sa carrière; l'état d'une couturière atteinte d'apraxie (la perte de la coordination des mouvements) par suite d'une lésion cérébrale, s'améliora nettement.

L'ablation d'un hémisphère cérébral

Se basant sur les faits précités, certains prétendent qu'une moitié du cerveau est une sorte de « roue de secours ». Toutefois, il est peut-être plus juste de comparer le cerveau aux deux reins. Un exemple cité par le *Science Digest* dans son numéro d'avril 1954, confirme cette conclusion. Deux garçons souffraient de crises épileptiques dues à des lésions cérébrales. En derniers recours, tous les autres traitements s'étant révélés inefficaces, on procéda à l'ablation de l'hémisphère atteint. Non seulement l'intervention guérit l'épilepsie, mais le caractère des deux garçons se trouva modifié. D'enfants difficiles qu'ils étaient, ils devinrent des modèles; même le quotient d'intelligence de l'un d'eux augmenta sensiblement. On en déduisit que chez eux, l'hémisphère malade empêchait l'autre de bien fonctionner.

Des centaines de malades ont déjà été soulagés mais il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine. Le gouvernement des Etats-Unis estime que rien que dans ce pays, il existe 400 000 aphasiques ayant besoin de soins. Vingt-cinq pour cent de ces personnes pourraient guérir complètement et au moins cinquante pour cent au point de pouvoir mener une vie utile. Cependant, il existe un besoin urgent de thérapeutes pour ce genre de traitement.

Quelles que soient les réalisations ou les limitations des hommes dans ce domaine, le chrétien sait qu'au temps fixé, Dieu, par son royaume, guérira non seulement les aphasiques mais tous les autres malades car il a promis de faire disparaître les larmes, les douleurs et même la mort! — Apocalypse 21: 4.

Les ruines de la tour de Babel traditionnelle

LORSQUE quelqu'un fait élever une tour, combien de gens sont instruits de ce fait? Généralement, seuls les habitants du voisinage immédiat. Même si la nouvelle parvient aux oreilles de personnes vivant dans un pays éloigné, il est peu probable que celles-ci en parlent pendant des années et incontestablement les générations futures ne se raconteront pas cet événement. Et pourtant, le récit persiste d'une tour élevée il y a plus de quatre mille ans.

En effet, la construction de la tour de Babel n'est jamais tombée dans l'oubli.

Une ancienne tablette d'argile babylonienne découverte près de l'emplacement de cette tour, relate les événements qui la rendirent fameuse. Voici ce qu'on peut y lire: « La construction de cette célèbre tour offensa les dieux. En une nuit, ils renversèrent tout ce qu'on avait bâti. Ils dispersèrent les bâtisseurs au loin, rendirent incompréhensible leur langage, et entravèrent leurs progrès. On pleura Babylone à chaudes larmes. » Cette inscription confirme le récit biblique.

Dans les régions éloignées où ils s'établirent, les constructeurs de la tour ne cessaient de raconter son histoire qui se transmit même de génération en génération. Cependant, ce récit tant répété au cours des siècles, se corrompit, l'imagination fertile de l'homme l'embellit et le modifia jusqu'à le rendre pour ainsi dire méconnaissable. Il finit par être assimilé aux diverses mythologies.

Par conséquent, on doit s'attendre à trouver des traces de l'histoire de la tour de Babel dans les légendes de l'humanité. Ces légendes devraient contenir des analogies indiquant une origine commune. C'est exactement ce que nous trouvons.

Considérons par exemple une ancienne légende mexicaine. Elle raconte que les survivants du déluge se mirent à construire une tour qui devait atteindre le ciel. Non seulement elle allait servir de refuge en cas d'un autre déluge, mais elle allait aussi permettre aux hommes de voir ce qui se passait dans les lieux célestes. Un géant nommé Xelhua dirigea les travaux. Quand la tour toucha presque aux nuages, les dieux se mirent en colère, ils lancèrent le feu du ciel tuant ainsi un grand nombre d'ouvriers et arrêtant le travail. C'est alors que chaque famille reçut un langage différent.

Bien que cette histoire fût associée à la grande pyramide mexicaine du Cholula, elle contient néanmoins des éléments qui la rattachent indiscutablement à la tour cultuelle de Babel et aux événements remarquables qui se produisirent lors de sa construction.

Chez les Chin, peuplade qui habite les montagnes séparant la Birmanie septentrionale de l'Assam, on raconte aussi une légende rappelant l'histoire de la tour de Babel. Selon ce récit, il fut un temps où tous les habitants du monde vivaient dans un grand village et parlaient la même langue. Mais les gens conçurent le projet de s'emparer de la lune et de la faire luire sur eux continuellement. Afin de mettre leur projet à exécution, ils élevèrent une immense tour de pierres qui atteignit finalement une telle hauteur qu'il fallait plusieurs jours aux ouvriers travaillant au sommet pour descendre chercher des matériaux. On résolut ce problème en postant des gens aux différents étages pour se passer les matériaux et les provisions.

Cependant, les groupes de travailleurs éloignés de la sorte les uns des autres durant un laps de temps considérable, développèrent des coutumes et des mœurs différentes, et même un langage particulier. Lorsque la tour fut presque achevée, l'esprit qui habitait la lune se fâcha en voyant cette tentative humaine, et il suscita une grande tempête qui démolit l'édifice. Quand celui-ci s'effondra, les gens stationnés aux divers étages furent projetés d'un bout à l'autre de la terre et là où ils tombèrent ils construisirent des villages. C'est ainsi que les peuples furent dispersés sur la surface du globe et que les différentes langues prirent naissance.

Bien entendu, comme toutes les légendes, celle-ci est fort fantaisiste, mais on y retrouve néanmoins des traces de l'événement babylonien. D'abord, elle parle de la construction de la grande tour dans le dessein d'atteindre le ciel, et ensuite de la formation des langues, conséquence de cette entreprise, tout comme le récit biblique rattache la confusion des langues à la construction de la tour de Babel. La dispersion des peuples à cette occasion est un autre point indiquant l'origine de la légende. Celle-ci a donc trois points communs avec le récit des événements qui se produisirent dans la plaine de Schinear plus de deux mille ans avant Jésus-Christ.

La mythologie grecque contient également le récit de la construction d'une tour. Cette fois-ci, les faits à rapprocher sont la construction d'une éminence très élevée et l'expression du courroux divin déchaîné par cette action.

La légende grecque relate, en effet, l'exploit de deux frères, Otos et Ephialtes, qui tentèrent d'escalader le ciel pour piller les demeures des dieux. Au lieu de se servir de pierres comme les bâtisseurs de la légende des Chin, ils utilisèrent des montagnes, plaçant le mont Ossa sur le mont Olympe et le mont Pélion sur le mont Ossa. Zeus, sérieusement inquiété par cette invasion du domaine céleste, tua les deux téméraires par la foudre, mettant ainsi fin à leur projet ambitieux (tout comme l'intervention divine mit fin au projet ambitieux des constructeurs de la tour de Babel).

On retrouve des traces de l'histoire de la tour babylonienne jusque dans les légendes des Africains primitifs qui relatent, elles aussi, une tentative de construction d'une tour dont le sommet devait atteindre le ciel, ainsi que l'échec du projet.

Selon une légende de la tribu A-Loui du haut Zambèze, Nyambe, dieu du soleil, habitait d'abord la terre, mais plus tard il monta au ciel d'où il ordonna aux humains de l'adorer. Cependant, quelques hommes décidèrent de le suivre, et à cette fin commencèrent à construire une tour avec des perches liées ensemble. Lorsque ces hommes furent montés à une hauteur considérable, leur tour s'écroula, les tuant tous.

Les Achantis possèdent une légende assez analogue. Autrefois, leur dieu demeurait parmi eux mais il les quitta pour aller habiter le ciel où ils résolurent de le suivre en érigeant une haute tour. Au lieu de se servir de perches pour sa construction, ils entassèrent des pilons. Toutefois, lorsque la tour eut presque atteint le ciel, les pilons vinrent à manquer. Quelqu'un suggéra de prendre des pilons du bas de la tour et de les transférer un à un au sommet. L'idée sembla bonne, mais lorsqu'on la mit à exécution, la tour s'effondra mettant fin au projet de monter au ciel. Ce ne sont là que deux légendes africaines entre plusieurs ayant une légère ressemblance avec le récit de la tour de Babel.

La légende arménienne relate comment des hommes d'une taille gigantesque résolurent de construire une tour immense. Au cours des travaux, un vent impétueux envoyé par les dieux frappa l'édifice et le renversa. Le même vent chassa des mots inconnus parmi les hommes, provoquant ainsi la confusion et des luttes.

Josèphe, célèbre historien du 1er siècle, cite en ces termes la légende relatée par une prophétesse païenne: « La Sibylle parle ainsi de ce grand événement: « Tous les hommes n'ayant » alors qu'une même langue, ils bâtirent une tour si haute » qu'il semblait qu'elle dût s'élever jusque dans le ciel. » Mais les Dieux excitèrent contre elle une si violente tem- » pête qu'elle en fut renversée, et firent que ceux qui la » bâtissaient parlèrent en un moment diverses langues; ce » qui fut cause qu'on donna le nom de Babylone à la ville » qui a depuis été bâtie en ce même lieu. »

On retrouve d'autres versions de l'histoire de la tour parmi les contes folkloriques des tribus indiennes du Plateau et de la côte du Pacifique septentrional en Amérique, des Tupi et des Guaranis du Brésil, des Jeberos de l'Equateur, des Koriaks de la Sibérie et de nombreuses tribus du Pacifique méridional.

Selon les légendes de certaines de ces peuplades, la tour, au lieu d'être construite de pierres, de perches ou de pilons, était faite de flèches. On tira dans le ciel un grand nombre de flèches, chaque pointe allant se loger dans la queue de la flèche précédente pour former une tour atteignant le ciel et que le héros légendaire escalada.

Malgré la fantaisie de ces légendes recueillies dans des régions fort éloignées les unes des autres, il existe entre elles une ressemblance fondamentale, indice d'une origine commune. Cette origine n'est rien d'autre que l'événement même qui eut lieu dans la plaine de Schinear il y a quelque quatre mille ans.

Toutes ces légendes — comme aussi de nombreuses découvertes archéologiques récentes — confirment le récit relatif à la tour de Babel et à la confusion du langage. Les Ecritures donnent de cet événement antique un compte rendu simple, exempt des embellissements et exagérations qui caractérisent les légendes populaires. Aussi pouvons-nous ajouter foi à la Bible, persuadés qu'elle contient l'histoire authentique de l'humanité.

LES SYNDIQUÉS AMÉRICAINS PEUVENT-ILS SE FIER À LEURS CHEFS?

OÙ VA notre argent? Telle est la question brûlante que les syndiqués américains posent actuellement à leurs chefs. Certains reçoivent une réponse satisfaisante, d'autres pas.

Il existe de bonnes raisons de s'inquiéter à ce sujet car de récentes enquêtes menées par le sénat des Etats-Unis, ont dévoilé des fraudes, des extorsions et des vols perpétrés par des chefs, ainsi que l'existence du gangstérisme au sein des organisations syndicales.

Les investigations précitées sont menées actuellement par la commission sénatoriale d'enquête sur les activités malhonnêtes au sein des organisations ouvrières. Les découvertes faites par cette commission, sous la présidence du sénateur John L. McClellan de l'Arkansas, sont analogues à celles d'autres commissions du même genre.

La commission présidée par le sénateur Douglas, qui s'occupait particulièrement de la question des fonds sociaux, révéla des faits extrêmement inquiétants pour les syndiqués. Un courtier d'assurances du syndicat des blanchisseurs, par exemple, fit main basse sur 900 000 dollars (des primes versées par les syndiqués), somme qu'il partagea avec le secrétaire-trésorier du syndicat. Le chef de plusieurs syndicats dits « locaux » (par contraste avec les syndicats nationaux et internationaux) de Chicago, se servait des fonds du syndicat pour se payer des voyages et des divertissements et pour offrir des cadeaux. Bref, il menait la grande vie avec l'argent que les syndiqués lui avait confié.

L'ex-gouverneur Dewey de New-York ordonna des enquêtes après la découverte de corruption dans le syndicat local 32-E des ouvriers du bâtiment. Thomas E. Lewis, président de cette organisation dépensait librement les fonds de la caisse de prévoyance pour ses besoins personnels et ceux de ses amis. On ne découvrit ce fait cependant qu'après l'assassinat de Lewis par un tueur professionnel.

Les enquêtes new-yorkaises firent la lumière sur de nombreux autres détournements de fonds. Un exemple typique est celui de ce président du syndicat local du personnel des magasins de gros et de détail, qui avoua qu'au cours d'une période de près de trois ans, lui et son assistant avaient puisé dans la caisse de prévoyance une somme presque aussi élevée que celle qui fut octroyée aux membres comme indemnités.

Les enquêteurs découvrirent également plusieurs cas de gangstérisme dans le syndicat des distillateurs. Voici ce qu'on peut lire à ce sujet dans le *New York Times* du 11 avril 1955: « On divulgua hier un nouveau scandale dans le syndicat des distillateurs, A.F.L. (...) Sol Cilento, ancien secrétaire-trésorier, est inculpé de détournement des fonds de l'organisation. Accusé de s'être approprié en deux ans 299 000 dollars de la caisse de prévoyance, il attend de passer en jugement avec deux gangsters notoires. » Pareille association étroite entre chefs de syndicat et gangsters est assez courante; c'est d'ailleurs ce qui explique probablement le meurtre de Lewis.

La corruption dans le syndicat des travailleurs des transports

L'enquête poursuivie par la commission présidée par McClellan, a révélé que l'argent du syndicat des travailleurs des transports (conducteurs de camions) a servi à enrichir non seulement des chefs du syndicat, mais encore des membres de la haute pègre. A ce sujet, la revue *Time* publia ce qui suit dans son numéro du 11 mars 1957: « Frank Brewster, chef de la section occidentale du syndicat des travailleurs des transports (il vint au pouvoir comme premier lieutenant de Beck et prit la succession de ce dernier comme président de la conférence occidentale), est accusé d'avoir accordé un prêt de 3900 dollars à un gangster de Seattle afin de lui permettre d'ouvrir un cabaret-tripot à Spokane. Brewster avait également consenti un prêt de 17 000 dollars à un autre joueur de Seattle pour qu'il puisse se libérer d'un privilège que possédait le gouvernement sur ses biens pour non-paiement de ses impôts fédéraux. »

Brewster n'hésita pas non plus à utiliser les fonds du syndicat pour ses besoins personnels. Il s'offrait les meilleures places aux courses, des chevaux de course, des vêtements élégants et des immeubles magnifiques. C'est avec ces fonds qu'il réglait les frais de voyage et d'hôtel de l'entraîneur de ses chevaux et payait le salaire de son jockey. Il menait grand train avec l'argent durement gagné par les conducteurs de camions.

Si ces abus inquiètent les syndiqués, que dire des agissements de Dave Beck, président du même syndicat? Robert F. Kennedy, principal avocat-conseil de la commission sénatoriale, déclara en parlant de Beck: « Nous sommes en possession de témoignages (...) attestant que M. Dave Beck s'appropria des sommes importantes appartenant au syndicat des travailleurs des transports de Seattle (Washington), et qu'il utilisa cet argent pour ses besoins personnels. »

Beck est accusé d'avoir détourné de la sorte au moins 300 000 dollars. On l'accuse en outre d'avoir acheté des immeubles à côté du local syndical à Seattle pour le prix de 39 000 dollars et de les avoir revendus au syndicat pour 135 000 dollars.

Les syndiqués s'indignent

De nombreux syndiqués s'indignent de pareils détournements des fonds de leur syndicat. Dans son compte rendu de la réunion du syndicat local 804 de New-York, le *New York Times* du 1er avril 1957, écrivait: « Les membres courroucés du syndicat des travailleurs des transports, votèrent à une grande majorité contre la proposition de leurs chefs qui voulaient augmenter la cotisation de un dollar par mois. (...) Certains assistants vociférèrent des propos peu flatteurs au sujet de Dave Beck, président du syndicat, dont les agissements font actuellement l'objet d'une enquête de la part de la commission sénatoriale spéciale. Les syndiqués accusèrent leurs chefs de « mener la grande vie ». (...) Il devint évident à cette réunion, qu'ils commencent à se méfier de leurs dirigeants. »

La commission de McClellan a déjà reçu des milliers de plaintes concernant des chefs syndicaux, non seulement des conducteurs de camions mais également de membres d'autres organisations. Environ soixante-quinze pour cent des trente mille lettres reçues le premier mois, provenaient de simples syndiqués.

Ces lettres accusent les chefs de s'approprier les fonds syndicaux, de se faire élire par des procédés douteux, de ne pas organiser d'élections pendant de longues périodes, de proférer des menaces et d'user même de violence contre les syndiqués qui osent critiquer leurs agissements illégaux, et de recourir au chantage.

Des rapports parus dans le *New York Times* confirment la véracité de cette dernière accusation. L'un d'eux concernait deux fonctionnaires du syndicat des travailleurs des transports qui essayaient d'extorquer 64 000 dollars à un groupement de laitiers sous la menace de troubles ouvriers qui entraveraient le transport du lait. Un autre cas concernait un fonctionnaire du syndicat des ferronniers et un chef du syndicat des ouvriers de la construction lourde et générale. Ces deux hommes furent accusés d'avoir tenté d'extorquer 15 000 dollars à un entrepreneur en le menaçant de fomenter des conflits ouvriers qui arrêteraient les travaux.

Toutefois, il ne faut pas conclure de ce qui précède que la corruption règne dans tous les syndicats. Le sénateur McClellan se déclara persuadé que la plupart des syndicats sont administrés de façon irréprochable. Néanmoins, la corruption dévoilée jusqu'à présent, ne peut manquer d'inquiéter les syndiqués et de faire peser de graves soupçons sur les chefs en général.

La lutte contre la corruption

L'A.F.L.-C.I.O., grande centrale syndicale, a lancé l'offensive contre la corruption en constituant sa propre commission pour la pureté morale, et en l'autorisant à sévir contre les chefs véreux. Cette commission a déjà accusé trois syndicats d'être dirigés par des gangsters et elle leur a accordé un délai de 90 jours pour effectuer une épuration, faute de quoi, ils seront exclus de l'A.F.L.-C.I.O. La même commission rédigea un acte d'accusation contre Beck, vice-président de la centrale, qui fut alors limogé. Peu après, il annonça son intention de ne plus poser sa candidature à la présidence du syndicat des travailleurs des transports.

La responsabilité de cette épuration incombe au monde ouvrier lui-même plutôt qu'au gouvernement. George Meany, président de l'A.F.L.-C.I.O., souligna ce fait lorsqu'il déclara: « Nous n'avons nullement l'intention d'attendre une action des pouvoirs publics avant d'agir nous-mêmes. C'est à nous qu'il incombe d'opérer ces réformes et nous assumerons cette responsabilité. » Si les dirigeants ouvriers ne tiennent pas parole, ils auront indubitablement maille à partir avec le gouvernement qui se propose de s'octroyer de plus grands pouvoirs sur les organisations ouvrières par une législation spéciale.

Cependant, les dirigeants ouvriers, comme le gouvernement, sont résolus de supprimer la corruption syndicale. Le président Eisenhower exprima cette détermination en ces termes:

« La corruption dans les organisations ouvrières, comme la corruption partout ailleurs, est une abomination qu'il convient d'extirper dès qu'elle fait son apparition. (...) L'ouvrier et l'ouvrière américains s'attendent à ce que leurs chefs syndicaux soient pleinement dignes de confiance et ils méritent de tels chefs. (...) Depuis 1954, mon administration a soumis à maintes reprises des propositions d'une législation réglementant l'inscription et la publication des projets relatifs aux caisses syndicales de prévoyance et de retraite. A mon avis, on devrait adopter une telle législation aussi vite que possible. »

L'année dernière, le sénateur Douglas fit un sérieux effort dans ce sens en déposant un projet de loi exigeant que toute caisse syndicale de prévoyance et de retraite ayant plus de cent inscrits, soumette un rapport régulier à un organisme de contrôle. Ce rapport devrait contenir le bilan détaillé de la caisse (recettes, dépenses et réserves). De plus, le syndicat serait tenu de fournir à chaque syndiqué un résumé du rapport.

Au fur et à mesure que la commission sénatoriale poursuivra ses investigations, on verra plus clairement l'étendue de l'épuration syndicale en cours. Il semble que jusqu'à présent, la commission n'a fait qu'effleurer le problème et que le plus gros du travail reste à faire. Quoi qu'il en soit, les réformateurs du syndicalisme ont devant eux une tâche immense: ils doivent faire renaître chez les syndiqués la confiance dans leurs chefs.

Pourquoi la Noël ne peut être chrétienne

PEUT-ON imaginer Jésus ou ses disciples se livrant à des pratiques religieuses païennes abominables aux yeux de Dieu? Pourtant, les soi-disant chrétiens qui célèbrent la fête de Noël, qu'ils s'en rendent compte ou non, perpétuent en réalité des coutumes païennes et, de ce fait, déshonorent Dieu. Cependant, on ne se moque pas de Dieu impunément; les réprimandes qu'il adressa à la nation d'Israël parce qu'elle s'était livrée à l'idolâtrie, s'appliquent avec autant de force à la chrétienté et à la Noël, cette fête païenne « christianisée ». Voici ce que Dieu déclare: « Mon âme hait vos (...) fêtes; elles me sont à charge; je suis las de les supporter. » — Esaïe 1:14; Deutéronome 7:25, 26.

Sans doute, de nombreux Israélites qui célébraient des fêtes païennes au nom de Jéhovah croyaient lui être agréables, n'empêche que Dieu ne prit aucun plaisir à ces solennités, au contraire, il les avait en horreur. Et si Israël connut une fin honteuse, ce fut justement parce qu'il se compromit avec le paganisme. Que la chrétienté prenne garde car elle connaîtra le même sort et pour la même raison!

« Mais, demanderont certains, pourquoi la Noël serait-elle si abominable aux yeux de Dieu? Ne s'agit-il pas d'une fête commémorant la naissance de Jésus? » C'est ce que l'on croit généralement, mais à tort. En effet, Jésus ne naquit pas le 25 décembre de l'an 1; tous les témoignages scripturaux et les preuves indirectes indiquent qu'il vint au monde vers le 1er octobre de l'an 2 avant notre ère. Cependant, personne ne connaît le jour et l'heure exacts de sa naissance.

Ce qui confère à cette fête son caractère odieux, c'est que le 25 décembre est justement l'anniversaire d'un des hommes les plus iniques de l'Histoire. Il s'agit de Nimrod, que les païens déifièrent et qu'ils adoraient comme sauveur du monde. Ce « héros » devint ainsi une contrefaçon du Christ, un symbole du Diable lui-même. Faire coïncider la naissance du Roi des rois avec l'anniversaire de ce vil païen, c'est infliger le pire des affronts au vrai Sauveur. Sans compter que cette fête se célébrait déjà des siècles avant le Christ et qu'elle se caractérisait par toutes sortes d'orgies et d'excès. Quoi d'étonnant alors que cette solennité dénommée autrefois les saturnales et aujourd'hui la Noël, soit détestable aux yeux de Dieu?

De plus, la célébration d'anniversaires est une coutume païenne et non chrétienne. Comme le fit remarquer Origène d'Alexandrie (185–254), un des « pères de l'Eglise »: « Dans les Ecritures, ce sont les pécheurs et non les saints qui célèbrent leur anniversaire. » Les chrétiens primitifs abhorraient ces fêtes païennes, car ils se rappelaient que c'était à l'occasion de l'une d'elles que leur bien-aimé Jean-Baptiste fut décapité. C'est pourquoi, *The Catholic Encyclopedia* fait l'aveu suivant: « La Noël ne figure pas parmi les premières fêtes de l'Eglise. Irénée et Tertullien ne la classent pas parmi les fêtes chrétiennes. » En effet, la Noël n'avait aucune place dans le culte chrétien.

Légendes mensongères

Il est intéressant de noter que non seulement bon nombre de mythes, de légendes et de superstitions associés à la fête de Noël constituent un affront à la bienséance, mais encore qu'ils sont en désaccord absolu avec la Bible. Une curieuse coutume folklorique se pratique à Dewsbury, en Angleterre. La veille de la Noël, une heure avant minuit, on sonne le glas, puis aussitôt après minuit retentit un joyeux carillon. Le glas est pour le Diable tandis que le carillon est censé marquer la naissance de Jésus. Cette coutume perpétue la croyance populaire selon laquelle « le Diable mourut quand le Christ naquit ».

Toutefois, en voyant les réjouissances qui suivent le carillon, on serait en droit de se demander si le Diable n'était pas ressuscité aussitôt. Les Madrilènes avaient l'habitude de se presser dans les rues, criant et dansant avec une gaieté folle et bruyante. Après la messe de minuit, les ébats se poursuivaient dans l'Eglise même. Une coutume analogue existait en Sicile. Un auteur appelle ces réjouissances « une véritable orgie païenne, et on dit, ajoute-t-il, que jusqu'à l'abolition de la messe de minuit, les Rhénans se livraient à la même débauche effrénée ».

Bien entendu, la légende qui prétend que le Diable mourut quand le Christ naquit est non seulement absurde mais un mensonge. Matthieu relate comment le Diable tenta Jésus quand ce dernier avait trente ans, et des années plus tard, Pierre avertit les chrétiens que le Diable « rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera ». Jean explique que si l'humanité connaît tant de malheurs à l'heure actuelle, c'est parce que le Diable « est descendu vers vous, animé d'une grande colère, sachant qu'il a peu de temps ». A première vue, les légendes semblent peut-être inoffensives, cependant elles peuvent avoir des effets extrêmement nuisibles car elles font tomber les irréfléchis dans les pièges de Satan, les menant ainsi à la destruction. — I Pierre 5:8; Apocalypse 12:12; Matthieu 4:4–11.

Voici encore quelques légendes et superstitions appuyant le grand mensonge relatif à la survivance de l'âme après la mort. Les Anglais croyaient que le houx les protégeait contre les sorcières. La veille de la Noël, les jeunes filles garnissaient leur lit de houx pour écarter les lutins qui pourraient venir les molester pendant la nuit. Les Allemands superstitieux suspendaient des branches de houx dans les Eglises pour les protéger contre la foudre, et les habitants des Cornouailles portaient un brin de houx comme amulette. Les enfants avaient l'habitude de prédire, selon les premières branches de houx que l'on apportait dans la maison, lequel de leurs parents serait maître du ménage pendant l'année suivante. Si ces branches avaient des feuilles épineuses, ils voyaient là un signe certain que leur mère « porterait la culotte » mais si les feuilles étaient sans épines, leur père serait le maître incontesté.

Quant au gui, il était censé guérir sur-le-champ les maladies et être l'antidote de tous les poisons. Le fermier croyait que du gui dans l'étable rendait le bétail plus prolifique et que, répandu sur un champ, il as-

surait une bonne récolte. Il constituait, disait-on, une protection contre le mauvais sort et conférait la faculté de voir les revenants et de parler avec eux. Les Scandinaves tenaient cette plante pour sacrée au point que si des ennemis se rencontraient sous une touffe de gui, ils déposaient leurs armes et se réconciliaient. Même les mauvais esprits s'assagissaient si, d'aventure, ils passaient sous les feuilles puissantes du gui. On pensait toutefois qu'il perdait la plupart de ses vertus extraordinaires si on ne le coupait pas avec un couteau d'or.

Esprits, démons et superstitions

Les superstitions abondaient en France, en Grèce et en d'autres pays européens. En Europe septentrionale, les fermiers dressaient une table pour les esprits qui revenaient visiter la terre la veille de la Noël et leur laissaient même leur propre lit. Les Français croyaient que Satan s'acharnait à tenter les fidèles qui se rendaient à l'Eglise ce soir-là tandis que les Grecs racontaient que des monstres hideux, mi-homme mi-bête, sortis des enfers, rôdaient partout la nuit pour perpétrer toutes sortes de méfaits. Aucune maison n'était en sécurité aussi longtemps qu'elle n'avait été aspergée d'eau bénite par le prêtre.

Plusieurs superstitions courantes en Angleterre et ailleurs se rapportaient aux aliments. Pour assurer à la famille une abondance de pain pendant toute l'année, on laissait un pain sur la table après le souper de la veille de Noël. Selon une autre croyance populaire, celui qui mangeait des pommes à minuit la veille de la Noël, jouirait d'une bonne santé au cours des douze mois suivants. Les habitants des régions catholiques de l'Allemagne croyaient que du pain cuit la veille de la Noël et humecté de rosée, ne moisirait jamais et, de plus, qu'il constituait un remède certain contre les morsures de serpent. Selon un vieux dicton du Yorkshire, comté anglais, chaque maison où l'on avait mangé un *mince-pie* durant les douze jours de la Noël, signifiait un mois heureux dans l'année suivante.

D'après d'autres légendes les bêtes possèdent le don de la parole la nuit de Noël et le bétail s'agenouille en l'honneur de l'enfant Jésus. Les Danois eux disaient que le bétail se met debout. Les Ecossais affirmaient que l'on avait entendu les abeilles entonner des noëls. D'autres gens racontaient que les arbres et les arbrisseaux le long du Jourdain se prosternent pour rendre hommage à Jésus et qu'à minuit tapant les coqs chantent: « Le Christ est né! » Le bœuf dans l'étable demande: « Où? » et le mouton répond: « A Bethléem en Judée. »

La divination

D'autres superstitions concernent la divination. Les jeunes Roumaines désireuses de savoir si elles allaient bientôt se marier entraient dans l'étable la veille de la Noël et donnaient un coup de pied au premier bœuf qu'elles trouvaient couché. Si le bœuf se levait au premier coup de pied, la jeune fille voyait là un signe qu'elle se marierait pendant l'année suivante. Pour savoir quel genre d'époux elle aurait, elle frappait fort sur la porte de la porcherie. Si en réponse, c'était un gros porc qui le premier grognait, le mari serait vieux et laid mais si c'était un porcelet, le mari serait jeune, fort et beau.

On attachait une grande importance au jour de la semaine où tombait la Noël; le temps et l'état des récoltes en dépendraient, de même que la destinée des enfants nés ce jour-là et la guérison des gens qui devenaient malades à ce moment.

Les Français et les Néerlandais conservaient les restes de la bûche de Noël, croyant qu'ils constituaient une protection contre la foudre et les engelures. Les parents empêchaient leurs enfants de s'asseoir sur la bûche de peur qu'ils n'attrapent la gale. Les cendres jetées en l'air et disséminées par le vent sur les champs assuraient, disait-on, une année fertile; répandues sur le bétail, elles le protégeaient contre les maladies; prises en bouche, elles guérissaient les maux de dents et placées en dessous des lits, elles garantissaient la maison contre l'incendie et la malchance. Jeter des cendres le jour de la Noël était un péché impardonnable qui équivalait à « jeter des cendres au visage du Sauveur »!

Les chandelles également avaient une signification spéciale. Dans le Jutland occidental on allumait deux grandes chandelles, une pour le mari et l'autre pour la femme. Celle qui brûlait le plus longtemps indiquait lequel des deux conjoints survivrait à l'autre. Les habitants d'autres pays recueillaient le suif des chandelles utilisées à la Noël pour en enduire les charrues, pour faire une croix sur le dos du bétail, pour le mélanger avec la nourriture de la volaille ou l'employer d'autres manières encore dans le but de conjurer le malheur.

Conclusion

Personne n'oserait nier que de telles superstitions relèvent du pur paganisme et pourtant, elles sont étroitement liées à une fête à laquelle on rattache le nom de Jéhovah, Dieu de vérité, et celui de son Fils, Jésus-Christ. Que peut-il y avoir de commun cependant entre un Dieu véridique et sage et une solennité imprégnée de démonisme, de mensonge et de superstitions absurdes?

Les chrétiens sont tenus de suivre les traces du Christ, modèle parfait de vérité en tout temps. Jéhovah leur Dieu est un Dieu de vérité et sa Parole leur ordonne: « Que chacun de vous parle selon la vérité à son prochain », et encore: « Repousse les contes profanes et absurdes. » Il leur est donc impossible de participer à une fête antichrétienne sans se souiller. Quel que soit le travestissement attrayant dont on revêt cette fête, elle n'en est pas moins essentiellement païenne. — Deutéronome 32:4; Ephésiens 4:25; I Timothée 4:7; 1:4.

Jéhovah ordonna à la nation d'Israël: « N'imitez pas la voie des nations (...) car les coutumes des peuples ne sont que vanité. » Cette recommandation est tout aussi salutaire pour tous ceux qui se disent chrétiens. L'apôtre Paul souligne que ceux-ci ne doivent prendre aucune part aux fêtes antichrétiennes lorsqu'il déclare: « Qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres? Quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial? ou quelle part a le fidèle avec l'infidèle? Quel rapport y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles? (...) C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux, et séparez-vous, dit le Seigneur; ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous accueillerai. » Ces paroles signifient que si nous désirons l'approbation divine, nous ne pouvons participer aux coutumes païennes. Réfléchissez bien à ces conseils bibliques si jamais vous êtes tenté de célébrer la Noël. — Jérémie 10:2, 3; II Corinthiens 6:14–18.

DES OISEAUX déconcertent des zoologistes

LES marins l'ont surnommé le « dadais » à cause de ses mouvements gauches sur la terre ferme. Cependant, ce grand voilier — une espèce d'albatros — est la grâce même dans l'air et, les ailes (d'une envergure de plus de deux mètres) déployées, il fait penser à un avion moderne aux lignes aérodynamiques. A la manière de l'avion, il prend son essor en courant sur le sol puis décolle contre le vent, rétractant son train d'atterissage; encore comme l'avion, il atterrit contre le vent et doit disposer d'une longue piste pour ralentir progressivement son élan.

Les lieux de prédilection de ces albatros sont deux petites îles d'un archipel du Pacifique connu sous le nom d'îles Midway; l'une d'elles a été aménagée en base aérienne par le gouvernement des Etats-Unis. Cependant, comme on le pense bien, la tâche des pilotes qui cherchent à atterrir n'est guère facilitée par les albatros planant majestueusement au-dessus de la piste. En effet, des collisions avec ces voiliers ont coûté au gouvernement américain des milliers de dollars en réparations, surtout aux hélices et aux ailerons de ses appareils. Aussi les autorités décidèrent-elles d'essayer de persuader les oiseaux d'élire domicile sur une autre île, inhabitée. Elles confièrent cette délicate tâche psychologique à deux zoologistes.

Quand ces spécialistes arrivèrent, les albatros étaient en train de couver (la femelle pond un œuf unique que mâle et femelle couvent tour à tour). La première idée des zoologistes fut de chasser les oiseaux au moyen de fumée, et à cette fin, ils allumèrent plusieurs fusées éclairantes. La fumée sulfureuse enveloppa un groupe d'oiseaux sans cependant provoquer la moindre réaction de leur part. Le rapport officiel de cette première offensive déclara brièvement: « Aucun des oiseaux n'a bougé. »

Ensuite, on mit le feu à un pneu, enfumant un groupe d'albatros assis sur leurs nids à une distance de deux mètres seulement. Encore une fois, aucun ne bougea!

Les zoologistes résolurent d'essayer une autre tactique: le bruit! Ils demandèrent à des fusiliers de tirer au-dessus d'une bande d'oiseaux occupés à couver. Après quelques salves, il devint évident que les fusiliers gaspillaient leur temps et leurs balles. Un albatros resta impassible sur son œuf à un mètre de la gueule d'un fusil crachant le feu. Ne voulant pas s'avouer vaincus, les zoologistes ordonnèrent à un peloton de marins de tirer une salve de mortiers. Un fracas assourdissant retentit. Le rapport officiel déclara: « Des oiseaux éloignés de soixante mètres à peine, continuèrent à sommeiller et aucun de ceux qui se trouvaient plus près, ne bougea. »

Peut-être, pensait-on, les bazookas seraient-ils plus efficaces pour réveiller les dormeurs. Cinquante salves de bazookas devraient suffire pour secouer l'oiseau le plus stoïque; mais on comptait sans le sang-froid des albatros. Même ceux dont les plumes étaient agitées par le contre-coup de l'explosion, restèrent immobiles.

Plus déconcertés que jamais, les zoologistes décidèrent de recourir à leur arme secrète: les sons à fréquence élevée. Coûte que coûte, ils forceraient les oiseaux à déménager ou bien ils les rendraient fous. On installa donc un émetteur de signaux, un amplificateur et des haut-parleurs, qui remplirent l'atmosphère de sons hideux dans une gamme de fréquences allant de 20 à 20 000 périodes par seconde. Une fois de plus, les zoologistes durent noter: « Aucun oiseau ne décampa. »

En désespoir de cause, ils ourdirent un complot diabolique. Le public américain ne supporterait pas qu'ils tuent les albatros, c'est pourquoi ils se borneraient à leur enlever leurs œufs. Ce projet fut mis à exécution et une centaine d'albatros se virent privés de leurs œufs. Cependant, les oiseaux continuaient à couver sur les nids vides, un, deux, trois et quatre jours encore. Ce n'est qu'après une moyenne de quatre jours qu'ils abandonnèrent la partie. Le résultat de l'opération « ramassage d'œufs » ne fut donc pas concluant car on peut lire dans le rapport officiel au sujet des oiseaux privés de leur œuf: « Il ne nous est pas possible de déterminer avec certitude si certains d'entre eux quittèrent l'île. »

La victoire semble être aux albatros. A présent, on n'enlève les œufs qu'aux nids se trouvant sur la piste ou tout près. Les pilotes ont reçu l'ordre d'éviter les collisions par un décollage rapide et en montant aussi vite que possible au-dessus de la zone où les oiseaux se plaisent à voler, c'est-à-dire à une altitude supérieure à soixante mètres. La solution du problème paraît être, du moins momentanément, la coexistence pacifique!

? CONNAISSEZ-VOUS LA RÉPONSE? ?

- Quelle est la maladie la plus contagieuse qui afflige l'humanité? p. 3, § 2.
- Quelle volte-face fit l'Eglise catholique en ce qui concerne l'infaillibilité pontificale? p. 5, § 3.
- Pourquoi est-il coûteux pour une ménagère de travailler au dehors? p. 6, § 7.
- Pourquoi peut-on appeler le cerveau un mécanisme jumelé? p. 8, § 3.
- Comment peut-on rééduquer la victime d'une lésion cérébrale? p. 8, § 8.
- Quel peuple possède une légende concernant une tour devant lui permettre de s'emparer de la lune? p. 9, § 11.
- Comment l'argent d'un syndicat fut-il employé pour aider des gangsters? p. 11, § 1.
- Pourquoi est-il odieux de célébrer l'anniversaire du Christ le 25 décembre? p. 12, § 4.
- Quelles légendes associées à la Noël sont mensongères? p. 12, § 6.
- Quels oiseaux remportèrent la victoire dans une lutte avec deux zoologistes? p. 14, § 1.

Tension au Moyen-Orient

Le terme « Moyen-Orient » désigne le groupe de pays situés autour de la Méditerranée orientale, de la mer Rouge et du golfe Persique. Ils sont, principalement: la Turquie (population 24 800 000, dont 500 000 soldats), l'Egypte (population 23 400 000; 100 000 soldats), la Syrie (population 4 000 000; 65 000 soldats), le Liban (population 1 500 000; 8300 soldats), Israël (population 1 900 000; 200 000 soldats), la Jordanie (population 1 500 000; 40 000 soldats), l'Arabie séoudite (population 7 000 000; 13 000 soldats), le Yémen (population 4 500 000; 24 000 soldats), l'Irak (population 4 900 000; 60 000 soldats) et l'Iran (population 18 900 000; 140 000 soldats). Plusieurs de ces pays sont d'anciennes colonies et sont très jaloux de leur indépendance. Néanmoins, la tension quasi permanente dans cette région les oblige à entretenir des armées relativement importantes et, partant, à se fournir en armes à l'étranger. Cela exige une certaine option entre l'Est et l'Ouest, et c'est ainsi que l'Egypte, la Syrie et le Yémen ont choisi d'accepter une aide militaire de l'Union soviétique tandis que la Turquie, le Liban, l'Irak, l'Iran, la Jordanie et l'Arabie séoudite sont aidés militairement par les Etats-Unis. Israël achète ses armes où il peut parmi les pays occidentaux. De ce qui précède, il serait faux de conclure que les trois premiers pays ont opté définitivement pour l'U.R.S.S. et font désormais partie du bloc soviétique, de même que les Américains ne peuvent pas compter sur l'amitié éternelle de tous les pays auxquels ils fournissent des armes. L'Arabie séoudite, par exemple, tout en vendant son pétrole aux Américains et en acceptant leurs armes, fait partie d'une alliance militaire avec l'Egypte et la Syrie qui, elles, sont armées par les Russes. Cette alliance fut conclue en mars 1956 pour faire pendant au Pacte de Baghdad, dont font partie l'Irak, l'Iran et la Turquie, et qui est une création britannique, quoique d'inspiration américaine. De ce méli-mélo il ressort qu'une bonne partie de la tension au Moyen-Orient est due à la lutte d'influence entre l'Est et l'Ouest dans cette région. Cela s'est vu dernièrement, lors de la crise turco-syrienne, que l'on ferait mieux d'appeler « crise russo-américaine », car les principaux protagonistes se trouvaient bien davantage à Moscou et à Washington qu'à Ankara et Damas. Il n'empêche que la tension au Levant n'a pas pour seule cause l'ingérence des grandes puissances. La région renferme ses propres sujets de controverse dont le plus explosif est sans aucun doute l'inimitié entre Israël et les pays arabes. Cette inimitié contre Israël est le principal facteur d'union entre les pays arabes. Mais en même temps il existe une lutte sourde entre le roi Séoud d'Arabie séoudite et le colonel Nasser d'Egypte qui aspirent tous deux à la direction des affaires arabes au Moyen-Orient. Les pays arabes sont également divisés entre eux quand il s'agit de défendre leurs intérêts financiers. Et qui dit « finances » au Moyen-Orient dit « pétrole » et « pipe-lines ». Les pipe-lines de l'Arabie séoudite passent par la Jordanie, la Syrie et le Liban, ceux de l'Irak traversent la Syrie et le Liban. C'est ainsi que, pendant la crise de Suez, l'Irak s'est trouvé privé de sa principale source de revenus parce que ses pipe-lines avaient été sabotés par les Syriens. A présent, il est question d'un nouveau pipe-line qui aboutirait à la Méditerranée en passant par la Turquie, ce qui a soulevé des protestations de la part des pays arabes qui, sans être des producteurs de pétrole, en retirent un gros bénéfice en le laissant couler en pipe-line à travers leur sol. En résumé: Est, Ouest, pétrole, Nasser, Séoud, Israël et surmilitarisation, — telles sont quelques-unes des causes de la tension au Moyen-Orient.

La doctrine Eisenhower mise à l'épreuve

Les récents événements au Moyen-Orient ont constitué une sérieuse épreuve pour la politique américaine dans cette partie du monde. Depuis mars dernier, le pilier principal de cette politique a été la « doctrine Eisenhower », dont le but est, par le moyen d'aide économique et surtout militaire, d'endiguer l'extension de l'influence soviétique au Moyen-Orient. Quel est le bilan des neuf mois de l'application de cette doctrine? Du côté positif, ses défenseurs estiment que si la Jordanie existe encore aujourd'hui comme Etat indépendant, c'est grâce au déploiement de la sixième flotte américaine en faveur du roi Hussein, dont le trône risquait d'être renversé au mois d'avril par des éléments pro-syriens et pro-russes. Mais cette réalisation mise à part, la plupart des commentateurs — même aux Etats-Unis — sont d'avis que la doctrine Eisenhower a été jusqu'ici plutôt un échec. La position de l'U.R.S.S. au Moyen-Orient n'a jamais été aussi forte que maintenant. Elle possède des têtes de pont en Egypte, au Yémen et surtout en Syrie, où un renversement politique en août dernier amena au pouvoir des hommes nettement hostiles à l'Ouest et qui ont obtenu de la Russie une aide militaire et économique importante. La réponse américaine à ces développements en Syrie fut d'envoyer en toute hâte des armes à la Jordanie par un pont aérien. La réaction des autres Etats arabes fut immédiate. Estimant que cette application de la doctrine Eisenhower dressait Arabe contre Arabe, ils s'unirent, sur l'initiative du roi Séoud d'Arabie séoudite, pour dire que jamais ils ne se combattraient entre eux et qu'ils étaient solidaires de la Syrie. Or, le roi Séoud est regardé par les Américains comme l'un des dirigeants arabes les plus favorables aux Etats-Unis. Le déboire pour eux fut à la mesure de l'échec de leur politique. M. John Foster Dulles, secrétaire d'Etat américain, avoua: « Nous ne pensons pas que la soi-disant doctrine Eisenhower est une panacée pour tout ce qui se passe dans cette région. » Le *New York Times* alla plus loin, disant: « Une révision de la politique des Etats-Unis au Moyen-Orient est à prévoir. Le problème de faire prévaloir l'influence occidentale dans cette région — problème qui s'est posé à Washington après l'affaire de Suez et la disparition de l'influence britannique — reste entier. » Certains observateurs européens se demandèrent si Washington ne commençait pas à regretter avoir tout fait pour contribuer à la disparition de l'influence franco-britannique au Moyen-Orient.

Développements aéronautiques

Bien que la vogue soit aux fusées intercontinentales et interplanétaires, et surtout aux satellites artificiels, il semble que les hommes s'intéresseront pendant quelques années encore aux aéronefs « classiques », que ce soit dans un but de paix ou de guerre. Il est vrai que les avions de demain n'auront que peu de rapport avec l'aéroplane utilisé par Louis Blériot en 1908 pour traverser la Manche. Les Américains, par exemple, annoncent qu'ils auront bientôt un bombardier capable d'atteindre une vitesse de plus de trois mille kilomètres à l'heure et de voler à une altitude de trente kilomètres. Selon la revue américaine *Dafa*, cet avion est actuellement en construction pour l'armée de l'air des Etats-Unis. Dans le domaine de l'aviation civile, les Américains comptent mettre en service dans un an environ le Boeing 707, avion de transport à réaction qui pourra relier Paris à New-York à une vitesse de croisière de près de mille kilomètres à l'heure. Bien entendu, les Russes n'entendent pas mener dans le domaine des fusées et se laisser battre dans l'aviation. Ils ont annoncé dernièrement la mise en service du TU-114, avion à turbo-réacteur, donc pas à réaction directe comme le Boeing 707 américain. Le turbo-réacteur est un moteur à réaction mais dont l'effet propulseur est transmis à une hélice. Ces moteurs ont déjà été utilisés avec beaucoup de succès par les Anglais sur leur Vickers Viscount. L'avantage du turbo-réacteur est qu'il peut être utilisé économiquement à des altitudes bien moins élevées que celles exigées par le moteur à réaction directe. Le TU-114 est un avion commercial géant à deux ponts qui peut transporter 170 passagers sur une distance de huit mille kilomètres, ou 220 passagers sur des distances plus courtes. Sa vitesse est dans l'ordre de mille kilomètres à l'heure, ce qui lui permettrait de relier Moscou à Pékin ou à New-York en une dizaine d'heures. Il est doté de cabines pressurisées, insonorisées et climatisées, ce qui n'était pas le cas jusqu'ici dans les avions de transport soviétiques. Il possède en outre un restaurant de quarante-huit places. On peut se faire une idée de sa grandeur quand on sait que ses deux ponts sont reliés par des ascenseurs! Les Russes prétendent que le nombre élevé des passagers qu'il peut transporter fait du TU-114 un moyen de transport aussi bon marché que le chemin de fer.

Spoutnik-II

Le monde apprit l'existence du deuxième satellite artificiel russe par le communiqué suivant, publié par l'agence Tass: « Conformément au programme de l'Année géophysique internationale concernant l'étude des couches supérieures de l'atmosphère, ainsi que de celle des conditions de vie dans les espaces cosmiques, un deuxième satellite artificiel de la Terre a été lancé en U.R.S.S. le 3 novembre. Ce deuxième satellite construit en U.R.S.S. est constitué par le dernier étage d'une fusée porteuse (ayant donc une forme cylindrique, à l'encontre du premier satellite qui est sphérique) et renferme des containers avec des instruments de mesure. A bord du satellite se trouvent des appareils pour l'étude du rayonnement solaire dans le domaine des ondes ultra-courtes, un appareillage pour l'étude des rayons cosmiques, de la température et de la pression et du rayonnement Roentgen. Le satellite comporte en outre un container hermétique dans lequel se

trouvent un chien avec un appareil de conditionnement d'air, des réserves de nourriture et des instruments pour l'étude du comportement de l'animal dans les espaces cosmiques, et enfin des appareils pour la transmission sur terre des données scientifiques obtenues. Le satellite contient également les sources d'énergie électrique nécessaires. Le poids global de cet appareillage et du chien est de 508,3 kilogrammes. Suivant les données des observations, le satellite a reçu une vitesse orbitale d'environ 8000 mètres à la seconde. Selon les calculs qui sont vérifiés et précisés par les observations directes, l'éloignement maximum du satellite de la surface de la Terre dépasse 1500 kilomètres. Le temps de révolution complète du satellite est d'environ une heure quarante-deux minutes. L'angle de l'inclinaison de l'orbite par rapport à l'équateur est égal à environ 65 degrés. Selon les données des appareils de mesures transmises par le satellite, le fonctionnement de l'appareillage scientifique et le contrôle de l'activité vitale de l'animal se poursuivent normalement. (...) Par le lancement couronné de succès du deuxième satellite de la Terre, contenant un appareillage scientifique et un animal-cobaye, les savants élargissent l'étude de l'espace cosmique et des couches supérieures de l'atmosphère. A présent les processus des phénomènes de la nature non étudiés qui se produisent dans le cosmos deviendront plus accessibles à l'homme. Le personnel des instituts de recherches scientifiques, des bureaux d'études, les expérimentateurs, le personnel des usines qui ont créé le deuxième satellite artificiel de la Terre, dédient le lancement de celui-ci au quarantième anniversaire de la grande révolution socialiste d'Octobre. » Les milieux scientifiques occidentaux s'étonnèrent surtout du poids élevé du deuxième satellite. Selon leurs calculs, basés sur leurs propres recherches dans le domaine des fusées, il faut une tonne de fusée pour porter un kilogramme de poids utile, ce qui leur laissait supposer que la fusée porteuse du Spoutnik-I pesait quelque 90 tonnes. Cela n'était pas inconcevable, mais les mêmes calculs appliqués à Spoutnik-II feraient que sa fusée porteuse aurait pesé plus de 500 tonnes, ce que les savants trouvent difficile à concevoir. D'où leur conclusion que les Russes ont fait des progrès immenses dans le domaine des carburants de fusée, renversant entièrement les données qui ont servi jusqu'ici en cette matière.

Quelle sera votre destinée?

LE SALUT?

-OU LA DESTRUCTION?

Etes-vous capable d'expliquer brièvement, clairement et logiquement votre espérance? Nombreux sont ceux qui ne le peuvent pas. Un célèbre évêque observa un jour: « Le chrétien moderne n'espère pas avec assurance, c'est là probablement son point le plus faible. Il est incapable de définir son espérance. » Votre religion, qu'elle soit chrétienne, juive, mahométane ou autre, vous laisse-t-elle aussi incertain? Les grandes religions du monde n'ont pas apporté à l'humanité la paix de l'esprit. Le livre *La religion a-t-elle servi l'humanité?* vous expliquera pourquoi. Cet ouvrage, qui contient l'histoire précise des divers cultes — le vrai et les faux — pratiqués par l'humanité, vous donnera une conception claire et nette du salut divin. Demandez ce volume relié de 320 pages aujourd'hui même. Il vous sera envoyé contre la modeste contribution de 175 fr. (25 fr. belges, 50 cents canadiens ou 2 fr. suisses).

Association « Les Témoins de Jéhovah » 3, Villa Guibert, Paris XVI^e^,
(C.C.P. Paris 6072-27)

Veuillez m'envoyer le livre « La Religion a-t-elle servi l'humanité? » pour lequel je verse .....

Nom ..... Rue et No .....

Ville ..... Département .....

Pour les pays suivants, veuillez écrire à « Watch Tower », aux adresses ci-après: BELGIQUE: 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3 (C. C. P. 969.76); CANADA: 150 Bridgeland Ave., Park Rd. P.O., Toronto 10; SUISSE: 39, Allmendstrasse, Berne 22 (C. C. P. III 3319).